

Le Démon du vitrail

Helen Grant

Le Démon du vitrail

Traduit de l'anglais
par Pascal Loubet

Michel
LAFON

Titre original :
The Glass Demon

© Helen Grant, 2010
Tous droits réservés.
Première publication en langue originale
par Penguin Books en 2010.

© Éditions Michel Lafon, 2013,
pour la traduction française.
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Pour Iona

1

Si on me demandait quelle est la cause de tous les maux, je ne répondrais pas « l'argent », mais « la nourriture ». C'était cela – ou plutôt son manque – qui avait tué ma sœur, ou du moins qui y avait contribué. Et ce jour-là, le vieillard du verger de Niederburgheim était la seule personne que j'aie jamais vue morte parce qu'elle avait mangé une pomme.

Il était allongé dans les hautes herbes et nous n'avons tout d'abord aperçu qu'une chemise à carreaux et le genou usé d'une salopette bleue. Nous avons tous pensé qu'il dormait.

– Descends de la voiture et va demander au monsieur dans l'herbe, dit Tuesday.

– Je crois qu'il dort, répondis-je, dubitative.

– Je suis sûre que ça ne le dérangera pas, répliqua-t-elle d'un ton sévère. Et ferme la portière. Il y a du vent et je n'ai pas envie que mes cheveux...

Le claquement de la portière l'interrompit au beau milieu de sa phrase. C'était la fin d'un été long et chaud et l'herbe où je me frayai un chemin était sèche et cassante, avec une agréable odeur de foin.

– *Entschuldigen Sie, bitte?* criai-je vers la silhouette allongée.

Pas de réponse. Je sentais presque le regard agacé de Tuesday dans mon dos.

Je répétais ma question, un peu plus fort. Un instant, il me sembla voir quelque chose bouger, mais ce n'était que le vent dans l'herbe. Un gros bourdon voleta devant mon nez et je le chassai instinctivement d'un geste en m'approchant. Il avait le sommeil lourd, ce bonhomme. Peut-être qu'il avait bu trop de bière au déjeuner. Je voyais d'ailleurs un reste de son repas près de sa main tendue : une grosse pomme rose avec une marque de dents. Je m'approchai encore.

J'entendis la portière s'ouvrir.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? s'impatienta Tuesday.

Je ne répondis pas. Les pointes des herbes picotaient mes jambes nues et la brise ébouriffait mes cheveux bruns. J'avais la bouche sèche et les yeux écarquillés. C'était un cadavre qui gisait à mes pieds. Un *cadavre*. Le regard gris-bleu déjà voilé par la mort contemplait le ciel estival. La bouche était grande ouverte, même si l'homme n'aurait plus jamais rien à dire. Et à la tempe, un trou, obscène, dans la courbe de ce crâne aux cheveux ras. Rouge sur fond d'herbes jaunies. Du sang. J'avais presque les pieds dedans.

La portière se referma et Tuesday me rejoignit en pestant dans un crissement d'herbes froissées. Arrivée derrière moi, elle s'apprêta à parler, mais elle eut le souffle coupé. Sa main se posa sur mon épaule ; Tuesday se cramponnait à moi, l'autre main devant sa bouche.

– Oh, mon Dieu, finit-elle par piailler. Il est mort ?

La gorge nouée, je n'arrivais plus à parler. Je me contentai de hocher la tête.

– On ne devrait pas lui prendre le pouls ? demanda Tuesday d'une voix étranglée.

– Je ne crois pas que ça vaille la peine, parvins-je à répondre.

Je baissai de nouveau les yeux vers l’herbe rougie, puis sur mes pieds nus dans mes sandales. Je reculai, entraînant Tuesday dont les ongles s’enfonçaient dans mon épaule.

– Qu’est-ce qu’on fait ? demanda-t-elle.

– Appelle papa.

Je dus résister à la tentation de la repousser tant ses ongles me faisaient mal. Bizarrement, regarder ce cadavre ne me faisait rien. Cela n’avait pas l’air réel, mais ressemblait plutôt à une illustration pour une affiche sur la prévention des accidents. Une caisse de fruits au pied d’un pommier. Une échelle contre le tronc. La pomme rouge avec la marque des dents dans la chair blanche. Et étendu sur le sol, le cadavre. Mon imagination commençait déjà à galoper. Le vieil homme – apparemment septuagénaire – cueillait des pommes. Peut-être avait-il oublié qu’il n’était plus tout jeune. Il avait gravi l’échelle et s’était mis à la tâche parmi les branches. Puis il avait vu cette pomme rouge – celle qui gisait maintenant par terre – et n’avait pu y résister. Il l’avait cueillie, avait croqué dedans et – soit parce qu’il n’avait qu’une main de libre, soit parce que la saveur de la pomme lui avait fait oublier le reste – il avait perdu l’équilibre et était tombé. Boum. Il suffisait de tomber malencontreusement sur une souche ou une pierre : terminé. C’était bien la peine d’avoir mangé sainement durant toute sa vie.

Tuesday me lâcha l’épaule et retourna vers la voiture en titubant comme si elle avait trop bu. Entre-temps, mon père avait ouvert sa portière et l’appelait. Elle agita une main comme pour l’écarter. J’espérai qu’elle aurait

le bon sens de lui dire de garder Polly et Ru dans la voiture.

Je me retournai vers l'homme étendu. La scène était si incongrue, avec la pomme à quelques centimètres de sa main tendue, comme s'il allait soudain se redresser et continuer à croquer dedans. À contrecœur, je posai les yeux sur l'horrible blessure à la tempe, songeant à la force qu'il fallait pour fendre un crâne. Je crus que j'allais vomir et je détournai la tête. C'est alors que j'aperçus du coin de l'œil quelque chose qui scintillait.

Malgré ma nausée, je ne pus m'empêcher de regarder de nouveau. Au début, je ne vis rien du tout, puis la brise fit bouger les branches de l'arbre et, dans les taches d'ombre et de lumière changeantes, je vis un éclair dans l'herbe. Il me fallut un petit moment pour me rendre compte que c'était du verre : tout autour du cadavre, le sol était jonché d'éclats de verre. Sur l'instant, je ne compris pas, et de toute façon, j'étais saisie par l'énormité de la scène. C'est seulement plus tard, quand je me rappelai la légende de Bonschariant – le Démon du vitrail –, que je commençai à m'interroger.

2

J'étais toujours plantée à regarder les éclats de verre scintiller dans le soleil quand mon père arriva auprès de moi.

– Tu as touché quelque chose ?

Je secouai la tête en frissonnant à l'idée de toucher ces mains sans vie ou, pire, ce crâne fracassé. *Tu rigoles ?*

– Alors partons.

– Quoi ? demandai-je, stupéfaite.

– Monte dans la voiture, Lin.

Il avait déjà tourné les talons et s'éloignait. Je jetai un dernier regard à la forme allongée avant de courir derrière lui.

– Papa ? On va au commissariat ?

– Non.

– Mais il le faut.

– Non, répéta-t-il en me jetant un regard intransigeant.

– Mais il y a un mort.

– J'ai vu.

– On ne doit pas le signaler ?

– Il faut que quelqu'un le fasse. Mais ce ne sera pas nous.

– Mais, papa...

– Écoute, Lin, ce n'est pas nous qui avons tué ce

vieux bonhomme. Il a dû tomber de son échelle, faire une crise cardiaque, je ne sais pas. Nous ne pouvons rien faire pour lui – sinon nous irions chercher de l'aide, évidemment. Il est mort et si nous ne nous en mêlons pas, nous n'aurons pas à passer des heures, voire des jours dans un commissariat allemand. Alors, monte dans la voiture, veux-tu ?

– Mais si ce n'était pas un accident ? bafouillai-je.

– Évidemment que c'en était un. Que veux-tu que ce soit d'autre ? Personne n'irait agresser un vieil homme juché sur une échelle en train de cueillir des pommes, voyons. Maintenant, viens.

Nous arrivâmes à la voiture et il m'ouvrit la portière.

– Allez, dépêche-toi. Je ne tiens pas à rester ici.

Je montai à contrecœur.

– Il ne m'est jamais rien arrivé de pire, disait Tuesday, prostrée sur le siège avant, un mouchoir sur le nez.

Il n'est jamais rien arrivé de pire à ce vieillard non plus, pensai-je alors que la voiture reprenait la route dans un crissement de pneus. Je me retournai pour essayer d'apercevoir par la lunette arrière la silhouette allongée dans l'herbe, mais nous étions déjà trop loin.

Je me renfonçai dans la banquette, tentant de réfléchir à ce que nous venions de voir et de faire. J'étais tombée sur un mort. Assez près pour le toucher. Je me sentais étrangement détachée. Peut-être que la réaction viendrait plus tard. *Ou bien,* me dis-je en entendant les sanglots devant moi, *Tuesday est assez hystérique pour nous deux.*

Ni elle ni mon père n'avaient remarqué les éclats de verre qui scintillaient autour du cadavre comme un givre surnaturel. Je finis par balayer l'idée à mon tour, pensant – à tort, comme l'avenir nous le dirait – que cela n'avait rien à voir avec nous.

3

Nous n'aurions pas dû être en Allemagne cet après-midi-là, si tout s'était passé comme l'avait prévu mon père. Au lieu de me retrouver dans un verger à Niederburgheim, les yeux fixés sur le cadavre d'un vieux paysan allemand, j'aurais dû être en Angleterre durant un été des plus torrides. J'aurais été avec mes copines, allongée dans l'herbe du grand parc près de la maison, à boire du thé glacé et à savourer le soleil. Nous aurions harcelé quelqu'un qui avait le permis jusqu'à ce qu'il nous conduise quelque part, sur la côte, peut-être. À dix-sept ans, on est encore assez jeune pour penser qu'il faut le piaillement des mouettes et la rumeur des vagues pour qu'un été soit digne de ce nom.

Au lieu de cela, nous étions condamnés à passer un an dans une région perdue d'Allemagne dont ni moi ni mes copines n'avions jamais entendu parler, près d'une ville dont la plupart n'auraient pas su prononcer le nom. Et tout cela parce que c'était un autre que mon père qui avait eu la chaire de professeur d'études médiévales.

Cela ne lui suffisait pas d'être employé par l'une des plus anciennes et des plus célèbres universités au monde. Et même s'il avait obtenu le poste, je pense que cela ne lui aurait pas suffi non plus. Il caracolait, juché sur son ambition monstrueuse comme un cornac sur un

éléphant en furie, pendant que nous courions à côté comme des enfants pour le suivre tout en essayant de ne pas finir piétinés.

En réalité, il voulait non seulement être professeur d'études médiévales, mais en plus devenir une star des médias. Mon père avait un physique d'acteur hollywoodien – nez droit, mâchoire carrée, épais cheveux bruns. Quand il souriait, il faisait pâmer tout le monde. Il se voyait déployant avantageusement toute cette séduction à la télé, revêtu d'un jean moulant et d'une chemise ouverte pour dispenser devant un château ou un palais médiéval d'intéressantes anecdotes sur l'histoire du XIV^e siècle et la civilisation du Moyen Âge. Il se plaisait à déclarer à Tuesday qu'il voulait rendre la politique médiévale sexy, mais en réalité, il désirait être un nouvel Indiana Jones.

Ses collègues à l'imagination moins débridée observaient ses avancées comme des corbeaux considéreraient un paon qui se pavane sur une pelouse au-dessous d'eux. Malgré tout, il restait le candidat le plus évident pour la chaire et il l'aurait probablement obtenue s'il n'y avait pas eu cette histoire de livre écrit par le frère du doyen. C'était un ouvrage dense et sérieux sur l'érotisme dans la littérature médiévale, avec une couverture sobre, imprimé dans un corps assez petit pour vous user les yeux. Il avait été publié en même temps que celui de mon père sur le même sujet, lequel montrait en couverture Lancelot et Guenièvre s'embrassant et dont le titre contenait le mot « sexe ». Le livre de mon père s'était mille fois mieux vendu que l'autre. L'affront était encore cuisant dans l'esprit du doyen et de ses collègues du comité de sélection lorsque le nom de mon père était apparu pour la chaire.

C'était un vendredi après-midi vers la fin de l'été qu'il avait compris que la situation tournait à son désavantage. Enfermée dans ma chambre, j'avais pris conscience de son retour à la maison en entendant la porte claquer avec une telle violence que toutes les fenêtres avaient tremblé. Ses pas avaient résonné dans le couloir, comme si quelque fauve avait pénétré dans la maison et ravageait tout. L'attaché-case en cuir avait été balancé dans un coin avec un bruit sourd, suivi d'un coup de pied dans la porte. Une volée de gros mots – ceux-là mêmes que Tuesday nous interdisait vertueusement de prononcer – avait suivi, heureusement étouffée par la porte qui nous séparait. Puis j'avais entendu un bruit de verre brisé. J'avais deviné que la statue qui trônait dans l'entrée, un cheval argenté, venait de connaître une fin tragique sur les dalles.

Une porte s'était ouverte en bas et j'avais entendu Tuesday dire quelque chose d'indistinct mais d'un ton apaisant. En vain : mon père avait gravi l'escalier d'un pas martial puis, en écho à la porte d'entrée, celle de son bureau avait claqué avec une violence qui avait résonné dans toute la maison.

Il avait fallu attendre le lendemain matin pour le revoir. Dans la cuisine, Tuesday tentait vaguement de se préparer du café. Je mâchonnais une barre de céréales que j'avais dénichée au fond d'un placard. Le regard fixé sur le jardin mal entretenu, je me demandais ce qui arriverait si ni mon père ni Tuesday ne se décidaient à sortir la tondeuse ; les herbes finiraient-elles par monter jusqu'aux fenêtres et nous plonger dans le noir ?

La porte de la cuisine s'était ouverte et je m'étais retournée alors que mon père entrait d'un pas guilleret, se frottant les mains avec son sourire craquant, celui-là même qui lui avait valu d'être comparé à George

Clooney par l'une des assistantes de la bibliothèque d'histoire. J'avais croisé le regard de Polly, mais nous n'avions pas réagi : nous préférons voir à quoi nous devons nous attendre.

Mon père s'était assuré que nous lui accordions toute notre attention. Puis, avec un autre sourire irrésistible :

– Alors, avait-il demandé, jovial, qu'est-ce que vous diriez d'aller habiter en Allemagne ?

4

Quand mon père eut pris sa décision, il ne fut plus question de le faire changer d'avis. Mais j'essayai tout de même. Je devais passer mon bac l'année suivante et je ne voyais pas comment je le pourrais si j'allais vivre dans une région reculée de la campagne allemande. En plus, ma vie et mes copines étaient ici. Il n'était pas question de renoncer à tout cela sans lutter.

Mon père resta implacable :

– Tu pourras passer l'équivalent allemand, l'*Abitur*. Tu es restée tout l'été dernier en Allemagne, non ? Tu t'en sors très bien, question langue.

C'était tout à fait vrai. Une cousine de Tuesday avait épousé un Allemand dix ans plus tôt. « Oncle Karl », comme nous l'appelions – alors que ce n'était pas vraiment notre oncle –, avait arrangé le séjour. J'avais passé les vacances près de Trèves chez des amis à lui qui avaient une ferme bio. Laquelle avait servi à m'attirer là-bas, puisque je voulais étudier les sciences de la Terre, et mon allemand s'était considérablement amélioré. Je dus changer de tactique.

– Le programme va être différent. Jamais je ne pourrai rattraper, même si je comprends.

– Mais tu pourras améliorer ton allemand, répondit

mon père d'un ton léger. Au bout d'un an, tu parleras couramment.

– Et à quoi ça servira ? piaillai-je. Ce n'est pas l'allemand que j'ai envie d'étudier à l'université ! Je veux devenir une scientifique !

– Lin...

– Pourquoi je ne peux pas rester ici ?

– Parce que tu n'as que dix-sept ans. Quelqu'un doit s'occuper de toi.

Si je n'avais pas été aussi en colère, j'aurais piqué un fou rire. Les tentatives de Tuesday en matière domestique étaient sporadiques et inefficaces : si je n'avais pas appris à me faire toute seule des haricots et du pain grillé à huit ans, je serais sûrement morte de faim. Et mon père était trop absorbé par sa carrière pour remarquer que le réfrigérateur était vide ou que ses enfants portaient des chaussures trop petites.

Je tentai vainement de gagner le soutien de Polly, mais devant l'éloquence de mon père et le déluge d'arguments, elle était sans défense. En plus, elle avait beaucoup moins à perdre : elle avait accepté de passer une année sabbatique avant d'entrer à l'université et elle ne serait coincée à Baumgarten que quelques mois avant de passer le reste de l'année en Italie chez des amis de Tuesday. Ce n'était pas dans sa nature de partir un an avec un sac à dos en Inde ou d'enseigner l'anglais en Chine ; elle avait l'air de se satisfaire d'aller vivre chez des gens que Tuesday connaissait et d'étudier l'art, comme tout le reste de la famille – moi exceptée. J'adorais ma charmante et peu combative sœur, mais dans une bataille, elle n'était d'aucune utilité.

Finalement, je ne pus que me résoudre à admettre la défaite. Je montai me réfugier dans ma chambre et claquai la porte avec rage. J'aurais bien balancé quelques

objets, mais je venais de me rendre compte avec dépit que je me comportais exactement comme mon père la veille. Je reposai le lapin en porcelaine que j'avais failli fracasser contre le mur et je me jetai sur mon lit.

Ma détresse, mais je l'ignorais, avait été causée par un simple document qui scellait notre destin aussi sûrement qu'une lettre de cachet. Ce que son auteur ne pouvait savoir, assis dans son bureau à six cents kilomètres de là, quand il avait proprement tracé son nom en bas de la page, « Heinrich Mahlberg », c'est qu'il signait lui aussi son arrêt de mort. Quand il avait écrit de la même main soigneuse le nom de mon père sur l'enveloppe, il s'était tiré une balle dans le crâne. Mais il aurait pu en réchapper si sa lettre était restée intacte tout au fond de la pile de courrier de mon père.

Le jour où celui-ci était rentré de l'université rempli de la rage vertueuse de celui à qui on refuse ce qui lui revient légitimement, il avait foncé dans son bureau, donné un coup de pied dans le classeur à tiroirs et balancé une montagne de paperasses par terre. C'est seulement après s'être un peu calmé qu'il avait remarqué la lettre de Herr Mahlberg qui s'était échappée du tas et avait atterri sur le parquet ciré.

Pour mon père, ce fut un moment décisif, un peu comme lorsque Isaac Newton avait reçu sa pomme sur la tête ou qu'Archimède avait pris un bain avant de courir nu dans les rues de Syracuse en criant « Euréka ! ». Il ramassa la lettre et la lut plusieurs fois. Quand Herr Mahlberg lui avait écrit quelques mois plus tôt pour lui annoncer où se trouvaient peut-être les vitraux perdus de l'abbaye d'Allerheiligen, mon père l'avait à peine pris au sérieux. Les vitraux d'Allerheiligen étaient une sorte de Saint-Graal pour les médiévistes, un chef-d'œuvre de verre vieux de cinq siècles dont l'histoire s'était terminée

de manière obscure. Cela ne déboucherait sur rien : on trouvait régulièrement des fragments de vitraux de qualité médiocre çà et là, et de temps en temps quelque historien local ou jeune chercheur débordant d'enthousiasme se couvrait de ridicule en prétendant qu'ils provenaient de la légendaire abbaye.

Seulement, la lettre de Herr Mahlberg prenait des allures de porte de sortie. Le professeur Goodwin Lyle, candidat choisi par l'université, pouvait bien savourer son moment de triomphe : mon père ne serait pas là pour le voir. S'il y avait la moindre vérité dans ce qu'annonçait Herr Mahlberg, et si mon père était le premier expert auquel seraient soumis les vitraux, cela pouvait fort bien représenter le coup de pouce dont sa carrière avait tant besoin. Sinon, il reviendrait à l'université au bout d'un délai raisonnable et s'emploierait discrètement à pourrir la vie du professeur Lyle.

Devant la promesse d'une telle perspective, ni Polly, ni Tuesday, ni moi ne faisons le poids. Je piquai une colère, Tuesday bouda et Polly se contenta de prendre un air misérable, mais il ne se laissa pas ébranler. La maison fut mise en location, les billets d'avion achetés et, peu après les résultats du bac de Polly, tout le monde prit le chemin de l'Allemagne.

5

Si je croyais au destin, j'aurais considéré comme un mauvais présage cette première rencontre avec un habitant de notre nouveau lieu de résidence – un mort, gisant dans une horrible immobilité parmi les herbes froissées jonchées de pommes. Mais alors que nous nous éloignons du verger, c'était le manque de compassion de mon père envers le mort qui me préoccupait – cela et l'énigme du verre brisé.

Nous roulâmes pendant un moment dans un silence seulement interrompu par les reniflements de Tuesday. Reuben avait commencé à pleurnicher, ce qui était compréhensible pour un enfant de dix-huit mois sanglé dans un siège-auto depuis des heures. Comme Tuesday ne semblait pas s'en apercevoir, Polly finit par lui donner son gobelet de bébé. J'étais bien décidée à ne rien dire à Tuesday ni à mon père. Des pensées furieuses s'agitaient dans mon esprit comme des guêpes prisonnières d'un bocal de confiture.

Le vieil homme était indéniablement mort, et nous n'aurions rien pu faire pour lui ; et il était tout aussi certain que nous aurions passé des heures avec les autorités, et qu'entre les hurlements de Reuben et le déploiement d'hystérie de Tuesday, j'aurais été obligée de traduire pour tout le monde avec mon allemand

imparfait. C'est vrai, cela aurait été épouvantable. Mais je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qui arriverait si on apprenait que nous avions découvert le cadavre et ne l'avions pas signalé ; et, pire encore, si personne ne découvrait le corps. Combien de temps resterait-il là, avec ce sang qui noircirait dans l'herbe et la chair glacée qui raidirait, avant – quelle horreur – de commencer à se décomposer ? J'imaginai la pluie criblant le visage immobile, éclaboussant les yeux aveugles et remplissant la bouche ouverte ; les jours et les semaines qui passaient, les chairs qui se détachaient des os. Des plantes pousseraient autour, peut-être même dans les orbites vides et l'affreuse blessure au crâne. Je commençai à avoir la nausée.

– Tu peux arrêter la voiture ? demandai-je d'une voix étranglée.

– Quoi ? répondit distraitement mon père.

– Je ne me sens pas bien.

La voiture fit une embardée sur le bas-côté. J'ouvris la portière et parvins tout juste à sortir la tête avant de rendre mon sandwich.

– Ça va, Lin ? s'inquiéta Polly.

– Non, dis-je en redressant précautionneusement la tête.

– Descends prendre un peu l'air, proposa Tuesday.

Je la soupçonnai fortement de s'inquiéter moins de ma santé que de me voir vomir dans la voiture. Je descendis péniblement avec l'envie de m'éloigner d'elle et de mon père. Je me demandai si le vieil homme gisait toujours tout seul dans le verger ou s'il était déjà entouré d'un groupe de proches qui lui tenaient la tête et versaient des larmes sur sa chemise à carreaux.

– Que dit ce panneau ? demanda mon père.

J'allai voir de plus près.

– Niederburgheim.

– J'ai trouvé, disait Tuesday quand je remontai dans la voiture.

De toute évidence, elle s'était remise avec une admirable rapidité de cette horrible épreuve. Elle considérait attentivement une carte routière déployée sur ses genoux en se tripotant distraitemment une mèche de cheveux jaunasses.

– Mais il y a au moins trois châteaux dans le coin.

– Nous sommes passés devant un bâtiment avec une tour, dit Polly. Dans la petite ville. C'était peut-être un château.

– Pourquoi tu n'as rien dit ? s'irrita mon père.

Blessée par son ton, elle détourna les yeux sans rien répondre. Mon père redémarra et fit demi-tour.

– Voilà, dit soudain Polly alors que nous passions devant une rue.

Mon père fit marche arrière et tout le monde regarda.

– Waouh ! fis-je.

– Tu n'avais pas dit que c'était dans une forêt ? fit Tuesday en passant inutilement un ongle verni sur la carte.

– Il y a des tas de forêts alentour, répondit mon père. Peut-être que Karl a voulu dire que c'était près d'un bois.

Tuesday baissa sa vitre et renifla.

– C'est sûr que ça sent la campagne, fit-elle.

La voiture s'engagea dans la rue et nous restâmes bouche bée devant le château. Un grand mur de pierre surgissait d'un fossé traversé par un pont. Au-delà s'élevait une énorme tour carrée surmontée d'un dôme en forme de bulbe recouvert d'ardoises. Toutes les fenêtres

portaient des volets décorés d'un motif géométrique rouge et blanc.

Bien qu'encore préoccupée par ce que j'avais vu dans le verger, je fus impressionnée. Le château semblait tout droit sorti d'un conte des frères Grimm. J'avais hâte d'envoyer une photo à mes copines : elles n'en revendraient pas.

– Typique de la région et de la période, disait mon père d'un ton docte alors que personne n'écoutait.

– Il est magnifique, s'extasia Tuesday.

À peine la voiture arrêtée, nous nous précipitâmes dehors, Polly avec Ru dans les bras.

– Karl s'est surpassé, dit mon père à Tuesday.

Nous traversâmes le petit pont de pierre et nous arrê tâmes devant les grilles en fer pour contempler la cour.

– Il y a un tapis rouge, admira Polly.

Nous suivîmes son regard. Elle ne se trompait pas : on aurait dit que l'endroit avait été décoré pour des dignitaires en visite. Le tapis rouge s'étendait depuis l'entrée jusqu'à un petit dais protégeant les portes du château. De part et d'autre se dressaient d'énormes cierges plantés dans de grands chandeliers en céramique noire qui donnaient l'impression que le château attendait l'arrivée du comte Dracula.

– Entrons, dit mon père.

Nous n'avions pas fait deux pas que la porte du château s'ouvrit et qu'un homme sortit.

C'était une silhouette de haute taille, aux larges épaules, entièrement vêtue de noir. Puis je vis le col blanc et je compris qu'il s'agissait d'un prêtre catholique portant la soutane traditionnelle. À peine nous eut-il aperçus qu'il s'avança vers nous d'un pas vif qui n'annonçait rien de bon. À mesure qu'il approchait, je me rendis compte que s'il n'avait pas été aussi vieux (je

lui donnai la trentaine), il aurait été remarquablement séduisant.

Tuesday était manifestement du même avis, car elle redressa les épaules et commença à tripoter le rang de perles sur sa poitrine.

– *Guten Abend. Was kann ich für Sie tun ?* demanda le prêtre à mon père d'un ton clairement glacial, sans prêter la moindre attention à Tuesday.

De près, il était d'une incroyable beauté, avec son visage aux traits dessinés, ses cheveux d'un noir de jais et ses yeux noirs impérieux que je ne pus m'empêcher de fixer, comme hypnotisée.

– *Ich bin...*

Brusquement, mon père se trouva à court de vocabulaire. Il avait plus l'habitude de se plonger dans des textes universitaires en allemand que de le parler. Il se tourna vers moi :

– Lin ?

– C'est mon père, le docteur Oliver Fox, dis-je en allemand.

– Vous êtes sur la liste des invités ?

– La liste des invités ? répétais-je, décontenancée. Non, je ne crois pas...

– Le château n'est pas ouvert au public, dit le prêtre.

– Non, nous habitons ici, commençais-je avant de me reprendre : Enfin, nous allons y habiter.

– Ce n'est pas une résidence de vacances, répondit le prêtre d'un ton austère.

– Je sais. Mon oncle Karl l'a réservé... Il connaît quelqu'un du...

À mon tour, je me retrouvai sans voix, me rendant compte que je ne savais pas comment traduire « service des Eaux et Forêts ». La proximité physique du prêtre me faisait le même effet que de fixer le soleil – on avait

l'impression d'avoir la cervelle qui bouillonnait. Même le mot allemand pour « forêt » m'échappait.

– Je pense que vous vous êtes trompés d'endroit, finit par dire le prêtre.

– Comment s'appelle le château ? demandai-je à mon père en anglais.

– Le Kreuzburg.

Une lueur d'intérêt passa sur le visage du prêtre.

– *Die Kreuzburg* ? demanda-t-il en dévisageant mon père. (Puis, dans un anglais teinté d'un léger accent :) Vous êtes le professeur qui fait des recherches sur les vitraux d'Allerheiligen ?

– Oui, répondit mon père du ton de celui qui se sent enfin reconnu.

S'il s'imaginait que le prêtre allait s'écarter et lui donner les clés du château, il fut déçu.

– Ce n'est pas le Kreuzburg, dit le prêtre. Il y a une... cérémonie funéraire ici, aujourd'hui.

– Dans ce cas, pouvez-vous nous indiquer où se trouve le Kreuzburg ? demanda mon père, visiblement désappointé.

Je n'osai pas regarder Tuesday.

– Vous avez une carte ?

Mon père la lui tendit.

– Ici. Vous voyez ?

Fascinée, je suivis les longues mains du prêtre qui retournait la carte.

– C'est Niederburgheim. Il y a un chemin par la forêt – ici – mais je crois qu'il est fermé, sauf pour la *Forstverwaltung*, les forestiers. Si vous ne pouvez pas le prendre, vous devrez passer par ce village.

Tuesday essaya de regarder la carte par-dessus l'épaule de mon père. L'index du prêtre était posé sur un minuscule carré au milieu d'une tache verte.

- C'est vraiment au milieu de la forêt, dit-elle.
- Oui.
- Eh bien, conclut mon père d'un ton jovial en repliant la carte, je suppose que ça sera parfait pour de belles promenades à pied, non ?
- Non, répondit le prêtre en le regardant gravement. Je ne vous le recommande pas.

6

Nous remontâmes dans la voiture, abattus. Tuesday avait l'air dépité de celle qui n'a pas l'habitude qu'on l'ignore. Elle ne se retourna pas alors que nous reparions, mais moi, si. Le prêtre avait déjà disparu à l'intérieur du château.

Nous quittâmes Niederburgheim, évitant par bonheur de repasser par le verger, et nous enfonçâmes dans la campagne bordée de forêts de sapins. Je contemplai avec lassitude le paysage sans vraiment le voir. Je continuais à repenser avec un sentiment de culpabilité au prêtre aux yeux et cheveux noirs. Je me frottai le visage avec irritation. *Tu ne le reverras jamais*, me répétais-je. *Et de toute façon, c'est un vieux*. Je me tortillai sur la banquette étroite et poussai un soupir.

C'est en toute fin d'après-midi que nous arrivâmes enfin au Kreuzburg. Ru, qui n'avait cessé de s'agiter et de pleurnicher depuis notre départ d'Angleterre, s'endormit brusquement deux minutes avant que nous nous arrétions devant le château. Nous le laissâmes dans son siège-auto et descendîmes jeter un coup d'œil.

– Mais c'est une ruine, fit Tuesday.

Je devinai ce qu'elle pensait : *Rendez-moi l'autre château ! C'est celui que je voulais*.